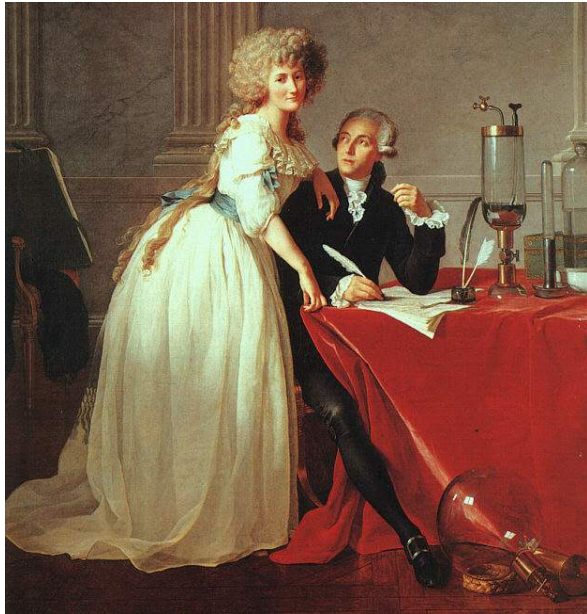


*Marie-Anne Pierrette Paulze-Lavoisier, comtesse de Rumford (1758-1836) :  
lumière surgie de l'ombre*



Je sais ce que je fus, je sais ce que je suis,  
Je veux ce que je dois, je fais ce que je puis.

Bouscal, *La Mort de Cléomène*

L'histoire des sciences offre plus que tout autre discipline une pléiade de portraits de grands personnages dont le caractère, l'intelligence, les œuvres et l'influence forcent l'admiration. Derrière ces figures bien connues, cependant, d'autres êtres, ignorés de presque tous les érudits, attendent patiemment d'être placés en pleine lumière. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs épouses jouent ce rôle réservé, se tiennent dans l'ombre de leur mari, influent sur leur carrière, favorisent presque anonymement le développement des sciences, amorcent l'inexorable mouvement d'émancipation de la femme et contribuent modestement aux progrès de l'esprit humain et au bonheur de l'humanité. D'autres, moins discrètes, illuminent l'histoire par leur esprit et la trempe exceptionnelle de leur caractère. Quoique méconnue par les historiens des sciences, Marie-Anne Pierrette Paulze est de cette dernière catégorie de femmes, rayonnante entre toutes, lumière surgie de l'ombre.

Fille de Jacques Paulze de Chastenolles (1719-1794) et de Claudine Thoynet (morte en 1761), Marie-Anne naît à Montbrisson (Loire) le 20 janvier 1758. Elle aura trois<sup>1</sup> frères. Son père, juriste parlementaire réputé et directeur de la Compagnie française des Indes orientales, est directeur général de la Ferme générale, une compagnie privée chargée par le roi de percevoir, contre rémunération, les impôts indirects : la gabelle<sup>2</sup>, les taxes sur le tabac, les traites<sup>3</sup> et les aides<sup>4</sup>. Sa fonction de Fermier lui rapporte de très importants revenus<sup>5</sup>. Pour sa part, sa mère, mariée à Jacques Paulze en 1752, est la nièce de l'abbé Joseph-Marie Terray (1715-1778), contrôleur général des finances de l'État en 1771, un des plus puissants ministres de l'époque<sup>6</sup>. De par sa famille, Marie-Anne est destinée à une vie facile et heureuse. Mais elle perd sa mère alors qu'elle n'a que trois ans. Son père décide alors de l'envoyer au couvent, afin qu'elle y reçoive l'éducation classique d'une jeune fille de la haute bourgeoisie. C'est là qu'elle forge son caractère, s'intéressant particulièrement aux sciences et au dessin, mûrissant plus rapidement que les enfants choyés par leurs parents. À douze ans, elle est déjà une jeune femme accomplie, sûre d'elle-même, à l'intelligence vive et épanouie et remplie de talents. Lors des réceptions que les Paulze organisent fréquemment, elle brille par son esprit et son charme, et elle attire de nombreux soupirants. En 1770, la

---

<sup>1</sup> Selon Denis I. Duveen, « Madame Lavoisier 1758-1836 », *Chymia*, vol 4 (1953), p. 13.

<sup>2</sup> Impôt sur le sel.

<sup>3</sup> Droits d'octroi.

<sup>4</sup> Taxes sur les alcools.

<sup>5</sup> L'investissement initial pour devenir fermier général est considérable : 1 560 000 livres (entre 1720 et 1800, la livre équivalait à 23 francs de 1995), mais le revenu annuel est à sa mesure : 52 000 livres selon Lavoisier, 100 000 livres selon l'abbé Terray, 200 000 livres selon Mollien, commis de la Ferme. Jean-Pierre Poirier, « Lavoisier fermier général, banquier et commissaire de la Trésorerie nationale », Christiane Demeulenaere-Douyère, éd., *Il y a 200 ans Lavoisier. Actes du colloque organisé à l'occasion du bicentenaire de la mort d'Antoine Laurent Lavoisier, le 8 mai 1794, Paris et Blois, 3-6 mai 1994*, Paris, Académie des sciences, 1994, p. 111.

<sup>6</sup> Adriane P. Borgias, « Marie Anne Pierrette Paulze Lavoisier (1758-1836) », Louise S. Grinstein, Rose K. Rose, and Miriam H. Rafailovitch, *Women in Chemistry and Physics : A Bibliographic Sourcebook*, Westport, Greenwood Press, 1993, p. 314. Bachaumont (« Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur », Londres 1788 – en date du 18 juin 1777) rapporte une anecdote qui donne la mesure de l'influence que peut avoir l'abbé Terray : ayant acquis un domaine à Fernay, non loin de l'endroit où vit Voltaire, Marie-Anne décide de rendre visite au Philosophe ; afin d'être plus facilement introduite auprès de ce dernier, elle se présente comme la nièce de l'abbé Terray. Entendant ce nom, Voltaire a une attaque d'apoplexie et ordonne de répondre à la jeune femme que s'il n'avait qu'une seule dent en bouche, il la garderait précieusement pour mordre l'abbé ! (Denis I. Duveen, *op. cit.*, p. 13.)

baronne de la Garde décide que son frère, le comte d'Amerval, doit se remarier<sup>7</sup>. Sans le sou, malade, âgé d'une cinquantaine d'années, ce parti n'a rien pour séduire une belle et intelligente jeune fille, héritière d'une enviable fortune. Marie-Anne s'oppose de toutes ses forces à ce mariage. Utilisant l'influence de l'abbé Terray, la baronne menace Jacques Paulze de lui faire perdre sa place au sein de la Ferme Générale si l'union ne se conclut pas. Outré par les procédés de la baronne, Paulze désapprouve cette union et ne veut pas peiner sa fille ; il décide alors de la marier rapidement à un jeune homme brillant et beaucoup plus intéressant, Antoine-Laurent Lavoisier (1743-1794), qui fréquente son salon, qui a souvent joué de la musique avec Marie-Anne et a parlé avec elle de géologie, de chimie et d'astronomie.

Les deux jeunes gens, qui s'aiment déjà depuis quelque temps, applaudissent à ce projet. Les fiançailles ont lieu en novembre 1771, le contrat<sup>8</sup> signé le 4 décembre suivant et le mariage célébré le 16. Réconcilié, l'abbé Terray célèbre l'office dans sa chapelle privée, lui-même et son frère étant les témoins. Deux cents convives parmi les plus illustres assistent au banquet. Le couple s'établit rue Neuve-des-Bons-Enfants, près du Palais-Royal, dans une maison que le père du conjoint avait achetée lorsque sa santé déclinante lui avait imposé de vendre sa charge de procureur au Parlement<sup>9</sup>.

Antoine-Laurent Lavoisier est né le 26 août 1743 à Paris. Il est le fils de Jean-Antoine Lavoisier (1715-1775), procureur au Parlement, et de Émilie Punctis (morte le 23 mars 1746). Il appartient à une riche et influente famille<sup>10</sup>. Il fréquente le collège Mazarin<sup>11</sup>, dont la faculté des sciences bénéficie d'une grande renommée. L'abbé de La Caille est son professeur de mathématiques et d'astronomie ; il suit aussi

---

<sup>7</sup> Sarah R. Riedman, *Antoine Lavoisier, Scientist and Citizen*, New York, Abelard-Schuman, 1957, p. 57.

<sup>8</sup> La dote que Marie-Anne reçoit de son père s'élève à 80 000 livres, à verser en six ans. Plus riche que Jacques Paulze, Jean-Antoine Lavoisier donna à son fils 250 000 livres en avance sur son héritage. En outre, Antoine avait deux tantes qui l'avaient couché sur leurs testaments (Adriane P. Borgias, *op. cit.*, p. 314 ; Louis Velloz, *Vie de Lavoisier*, Paris, Plon, 1966, p. 37).

<sup>9</sup> Charles Clerc, « Lavoisier : un flambeau dans la tourmente », Olivier Lesourd, dir., *Les grands destins. Tome 9 : Les conquérants de la science – d'Archimède à Cuvier*, Québec, Marquis, 1945, p. 180.

<sup>10</sup> Selon Édouard Grimaux, le premier biographe de Lavoisier (*Lavoisier 1743-1794, d'après sa correspondance, ses manuscrits, ses papiers de famille et d'autres documents inédits*, Paris, Alcan, 1888), celui-ci appartient à une famille très pieuse qui a donné de nombreux prêtres à l'Église catholique (C.F. McKenna, « Antoine-Laurent Lavoisier », *Catholic Encyclopedia*, [www.newadvent.org/cathen/09057a.htm](http://www.newadvent.org/cathen/09057a.htm)). Grimaux donne 1748 comme date du décès d'Émilie Punctis, alors que Velloz indique 1746.

<sup>11</sup> Ou Collège des Quatre-Nations, maintenant l'Institut de France.

---

les cours de botanique de Bernard de Jussieu, de l'académicien Jean-Étienne Guettard en géologie et minéralogie<sup>12</sup>, et de Rouelle en chimie. En logique, il est influencé par l'abbé de Condillac. À 18 ans, il termine ses études secondaires ; sur les conseils de son père, il s'inscrit en droit et obtient sa licence trois ans plus tard (1764). Il pourrait pratiquer, mais il continue à s'intéresser à la botanique, à la minéralogie, à la météorologie et à la médecine. Il a un esprit avide de tout connaître. Il aime les mathématiques, les sciences exactes, les expériences bien contrôlées. Il analyse, critique, compare les théories concurrentes. Il aime aussi le concret et les réalisations ayant des retombées positives. À 21 ans, il entreprend des recherches qui sont soumises à l'Académie des sciences. À 23 ans, il présente un travail sur l'analyse du gypse et du plâtre de Paris, et, dans un concours, un mémoire sur « le meilleur moyen d'éclairer, pendant la nuit, les rues d'une grande ville », qui lui vaut la médaille d'or de l'Académie des sciences. À 24 ans, il accompagne Guettard dans un périple dans l'est de la France, afin de dresser un inventaire des ressources minières du royaume<sup>13</sup>. En 1768, il a 25 ans ; il achète une demi-part de la Ferme générale et devient l'assistant du fermier général Baudon. En même temps, grâce à l'appui de Jussieu, de Lalande et de Macquer, il brigue le poste d'adjoint-chimiste à l'Académie des sciences, suite au décès de Théodore Baron ; il en sera membre à part entière à 29 ans. Lorsqu'il se marie, un an plus tôt, avec Marie-Anne, il a déjà d'impressionnantes réussites à son actif et sa carrière s'annonce des plus brillantes.

Antoine avait également perdu sa mère alors qu'il n'avait que trois ans, se trouvant ainsi, dans son enfance, dans une position analogue à celle de sa jeune femme. Il avait été élevé par sa tante, Constance Punctis. Marie-Anne et Antoine appartenaient tous deux à des familles dont la généalogie montre que de nombreux membres restèrent sans descendance. Le couple, en effet n'eut aucun enfant. Cette circonstance explique peut-être le dévouement exclusif que Marie-Anne et Antoine se vouèrent mutuellement durant

---

<sup>12</sup> Guettard est aussi l'ami de Jean-Antoine Lavoisier : il fait partie du cercle des intimes de la famille d'Antoine.

<sup>13</sup> Ses divers voyages avec Guettard s'étalent de 1763 à 1770 (Jean Boulaïne, « Lavoisier, son domaine de Freschines et l'agronomie », *Il y a 200 ans Lavoisier*, p. 87), mais le plus important est celui de 1767.

les vingt-trois années de leur heureuse union<sup>14</sup>. Jamais ils ne furent l'objet de potins à scandale dans la *Gazette*, pourtant avide de tels sujets. C'est surtout leur commune passion pour la science qui les unit à jamais, et même au-delà de la mort du savant, en 1794.

Marie-Anne devient rapidement la collaboratrice indispensable de son mari, son rôle dépassant largement celui d'une épouse dévouée. Le couple se lève à 5 heures et travaille dans le laboratoire de 6 à 9 heures et de 19 à 21 heures<sup>15</sup>. L'après-midi est réservé à la gestion de la Ferme Générale et aux nombreuses tâches administratives d'Antoine, ainsi qu'à la fabrication de la poudre ; deux fois par semaine, madame tient salon, recevant les plus illustres savants français ou étrangers de l'époque : Benjamin Franklin (1706-1790), Pierre Samuel Dupont de Nemours (1739-1817), sir Charles Blagden (1748-1820), l'écrivain anglais Arthur Young, le gouverneur Morris, etc. Au cours de ces dîners, Marie-Anne brille par son esprit, sa grâce et sa science. À la suite de la visite qu'il fait aux Lavoisier en octobre 1787, Arthur Young écrit : « Madame Lavoisier, une personne pleine d'animation, de science et de savoir, nous avait préparé un déjeuner anglais au thé et au café, mais la meilleure partie de son repas, c'était, sans contredit, sa conversation, soit sur l'essai sur le phlogistique de M. Kirwan qu'elle est en train de traduire, soit sur d'autres sujets qu'une femme de sens travaillant dans le laboratoire de son mari sait si bien rendre intéressants<sup>16</sup>. » Le soir, Antoine procède à des essais souvent en compagnie de ses invités, tandis que Marie-Anne dessine ou prend des notes touchant les expériences réalisées par son mari. Son écriture apparaît fréquemment dans les registres de laboratoire, mêlée à celle d'Antoine et de ses collaborateurs<sup>17</sup>. On sait, par sa correspondance, que Marie-Anne accompagne Antoine dans ses nombreux déplacements<sup>18</sup>.

À partir de 1772, elle prend des notes dans les carnets de voyages, relevant à chaque halte les

---

<sup>14</sup> Denis I. Duveen, *op. cit.*, p. 18.

<sup>15</sup> Marelene Rayner-Canham et Geoffrey Rayner-Canham, *Women in Chemistry : Their Changing Roles from Alchemical Times to the Mid-Twentieth Century*, 1998, p. 18 ; R. Dujarric de la Rivière, *Lavoisier économiste*, Paris, Masson/Plon, 1949, p. 13, et Douglas McKie, *Antoine Lavoisier, the Father of Modern Chemistry*, Philadelphie, Lippincott, 1935, p. 40, indiquent « de 19 à 22 heures ».

<sup>16</sup> R. Dujarric de la Rivière, *op. cit.*, p. 12.

<sup>17</sup> Bucquet jusqu'à sa mort en 1780, puis Gingembre et divers autres.

<sup>18</sup> Michelle Goupil, *op. cit.*, p. 274. Cela explique qu'il n'existe pas de correspondance entre les époux, depuis leur mariage jusqu'au fatal emprisonnement d'Antoine le 28 novembre 1793.

températures et les pressions sur les thermomètres et les baromètres emportés dans leurs bagages ; elle inscrit également des remarques sur le relief, les cultures, le travail des hommes et tout ce qui intéresse Lavoisier<sup>19</sup>.

En 1775, le savant est nommé directeur des Poudres et salpêtres. Le couple déménage à l'Arsenal et Antoine y installe son laboratoire : c'est là qu'il effectue la plupart de ses expériences importantes.

Lavoisier n'est guère doué pour les langues. Marie-Anne demande des leçons de latin à son frère aîné, Balthazar Paulze<sup>20</sup> ; elle apprend également l'anglais et l'italien<sup>21</sup> et peut ainsi traduire les œuvres de Priestley, de Cavendish, d'Henry et des autres chimistes européens<sup>22</sup>. Elle s'initie à la chimie avec Jean-Baptiste Bucquet et Philippe Gingembre, collègues de son mari. En 1788, sa traduction de l'*Essai sur le phlogistique*<sup>23</sup> du chimiste irlandais Richard Kirwan permet à Lavoisier, aidé par Guyton de Morveau, Laplace, Monge, Berthollet et Fourcroy, de réfuter chacun des arguments de l'*Essai* et de publier son *Traité élémentaire de chimie* en 1789. Marie-Anne traduit aussi, en 1790, *De la force des acides et de la*

---

<sup>19</sup> De 1778 à 1784, Lavoisier achète diverses propriétés, dont le domaine de Freschines (120 hectares, dans le Loir-et-Cher, entre Blois et Vendôme) et y mène des expériences auxquelles il consacre plus de 120 000 livres (ainsi qu'il le déclare dans son mémoire de défense écrit en prison et adressé à ses juges). De 1778 à 1792, Lavoisier consacre au moins 25 % de son temps à des études agronomiques, la nourriture étant pour lui « le premier de tous les problèmes politiques et sociaux » (Jean Boulaine, *op. cit.*) ; Sur place, un chef de culture exécute les instructions de Lavoisier et Madame Lavoisier « assure la suite de la correspondance ». En 1794, le domaine rapporte 42 862 livres et les frais de cultures s'élèvent à 10 718 livres (comptes du 18 floréal an III) : les résultats sont donc remarquables. Les opinions de Lavoisier en matière d'agriculture le rapprochent de celles des physiocrates, notamment Turgot. Marie-Anne récupérera le domaine de Freschines en 1795 (28 germinal an III) et l'exploitera ; un des liquidateurs, Joachim Dezairs, deviendra son homme de confiance ; le rendement agricole du domaine sera, en 1796, de plus de quatorze quintaux à l'hectare, comme l'atteste un papier de la main de Marie-Anne, trouvé par Michelle Goupil (Jean Boulaine, *op. cit.*, p. 88). Marie-Anne vendra le domaine le 2 mai 1803 à M. de La Forest pour 632 000 livres, quand elle décidera de se remarier avec le comte de Rumford.

<sup>20</sup> Charles Clerc, *op. cit.*, p. 189.

<sup>21</sup> Et même l'allemand selon , selon Michelle Goupil, dir., *Œuvres de Lavoisier. Correspondance*, Paris, Académie des sciences, 1993, vol. 5, p. 373.

<sup>22</sup> Notamment plusieurs mémoires publiés en italien. Sa maîtrise de la langue italienne est telle qu'elle corrige elle-même les traductions des textes écrits par son mari. Les Archives de l'Académie conservent un long manuscrit de sa main (Arch. Ac. Sc., dossier 152) qui est une traduction fidèle de la deuxième édition de la version italienne du *Traité élémentaire de chimie* due à Vincenzo Dandolo, parue à Venise en 1792 (Michelle Goupil, dir., *op. cit.*, p. 274.).

<sup>23</sup> *Essay on Phlogiston*, Londres, 1787.

proportion des substances qui composent les sels neutres, de Kirwan<sup>24</sup>, et publie sa traduction dans les *Annales de chimie*<sup>25</sup>. La première édition française de l'essai de Kirwan ne lui rend guère justice, son nom n'y figurant même pas<sup>26</sup>. Pourtant, les notes marginales ajoutées par Marie-Anne montrent qu'elle a toutes les qualifications d'une excellente traductrice et une connaissance suffisante de la chimie pour commenter intelligemment l'ouvrage d'un spécialiste tel que Kirwan.

Habile dessinatrice<sup>27</sup>, elle trace son autoportrait au début de leur mariage : elle y apparaît assez menue, les yeux bleus très fins, une petite bouche, un nez légèrement retroussé, une peau claire et des cheveux châtons. Au cours des années 1780, elle perfectionne son art auprès du peintre Jacques-Louis David (1748-1825), qui laisse du couple, en décembre 1788, le célèbre tableau actuellement exposé au Metropolitan Museum of Arts de New York<sup>28</sup>. Un portrait qu'elle peint de Benjamin Franklin<sup>29</sup> lui vaut une lettre de remerciement peu ordinaire, datée du 23 octobre 1788 : « Ceux qui l'ont vue déclarent que cette peinture a un grand mérite et qu'elle est digne de considération ; mais ce qui me la rend particulièrement chère c'est la main qui l'a brossée<sup>30</sup>. »

L'œuvre picturale de Marie-Anne démontre définitivement que les arts et les sciences sont inextricablement liés et qu'il est avantageux de le reconnaître. Les treize gravures sur cuivre modestement

---

<sup>24</sup> « Strength of Acids and the Proportion of Ingredients in Neutral Salts », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. 4 (1790), pp. 3-89.

<sup>25</sup> Vol. 14 (1792), pp. 152, 211, 238-286.

<sup>26</sup> Le titre complet de l'ouvrage est : *Essai sur le phlogistique et sur la constitution des acides, traduit de l'anglais de M. Kirwan, avec des notes de MM. De Morveau, Lavoisier, de la Place, Monge, Berthollet, et de Fourcroy, à Paris, rue et hôtel Serpente, 1788.*

<sup>27</sup> R. Dujarric de la Rivière, *op. cit.*, p. 13.

<sup>28</sup> Roald Hoffmann, dans « Mme. Lavoisier », *American Scientist*, vol. 90, n° 1 (janvier-février 2002), p.23, commente ainsi ce tableau (notre trad.) : « Les deux [époux] sont physiquement l'un contre l'autre, son bras est posé sur son épaule. Mais il y a une distance entre eux. Selon moi, il y a également une certaine tension dans la posture de Mme Lavoisier – j'imagine qu'elle le presse et qu'elle voudrait entrer dans le royaume des instruments [figurant] sur le côté droit de la peinture. Lavoisier regarde sa femme, mais elle nous regarde, le monde. » Au sujet de la même scène, Bernadette Bensaude-Vincent, *op. cit.*, p. 90, déclare par ailleurs que « Louis David, sur le célèbre tableau commandé par Lavoisier, la peint se pavanant au laboratoire, en train d'interrompre le travail de son savant époux (...) ». Ce jugement sévère de la conduite de Marie-Anne nous semble excessif, d'autant plus qu'au moment de peindre le tableau, les époux Lavoisier ne sont pas en action : ils prennent la pause !

<sup>29</sup> Et qui semble avoir été perdu.

<sup>30</sup> Michelle Goupil, dir., *op. cit.* p. 224.

signées « Paulze Sculptis » qui ornent le *Traité élémentaire de chimie*, sont de sa main, ainsi que toutes les esquisses qui ont précédé l'épreuve finale. Chaque dessin existe au moins en quatre versions différentes variant par les détails et les corrections apportées. Marie-Anne dessine d'abord, à main levée, les instruments, puis les colorie à l'aquarelle. Elle recopie ensuite ce brouillon sur du papier quadrillé en respectant les dimensions des clichés de cuivre. Il est probable qu'elle ait elle-même tracé le mince quadrillage de son papier-brouillon et l'ait fait imprimer à cet effet. Ce dessin est reporté sur du papier ciré, puis, avec un stylet, sur la plaque de cuivre. Les lettres sont enfin ajoutées à la main sur le cliché. L'épreuve finale du cliché porte la mention « Bonne<sup>31</sup> », suivie de sa signature. En plus de ces illustrations, elle grave au moins deux scènes prises sur le vif dans le laboratoire de l'Arsenal, illustrant les expériences que Lavoisier fait sur la respiration en compagnie de Pierre Simon de Laplace et Armand Séguin. Dans ces deux scènes, « L'homme au travail » et « L'homme au repos » – « étonnante préfiguration d'essais actuels de mesure du travail en situation réelle d'atelier<sup>32</sup> » –, Marie-Anne se dépeint elle-même, à l'arrière-plan, en secrétaire consignait des notes dans les registres du laboratoire<sup>33</sup>.

Les fréquentes réceptions que le couple organise attirent de nombreux admirateurs à Marie-Anne. L'un d'eux, P. S. Dupont de Nemours, lui adresse, à partir de 1781, de nombreuses lettres où il lui avoue ses tendres sentiments<sup>34</sup>. Il est toutefois probable que Marie-Anne n'ait eu aucune liaison avec lui, ni avant, ni après l'exécution d'Antoine<sup>35</sup>.

Antoine et son beau-père, Jacques Paulze, sont arrêtés le 28 novembre 1793, avec vingt-six autres fermiers généraux ; leurs biens sont saisis et inventoriés. Ils sont jugés et exécutés le 8 mai 1794. La

---

<sup>31</sup> L'équivalent du « bon à tirer » que l'on utilise en imprimerie.

<sup>32</sup> Michel Valentin, « Lavoisier urbaniste, hygiéniste, précurseur de l'ergonomie », Christiane Demeulenaere-Douyère, éd., *op. cit.*, p. 149.

<sup>33</sup> Bernadette Bensaude-Vincent, *Lavoisier. Mémoires d'une révolution*, Paris, Flammarion, 1993, p. 90.

<sup>34</sup> Adriane P. Borgias, *op. cit.*, p. 318 ; Marelène Rayner-Canham et Geoffrey Rayner-Canham, *op. cit.*, p. 20 ; Louis Velloz, *op. cit.*, p. 115.

<sup>35</sup> Roald Hoffmann, *op. cit.*, p. 19 ; John H. Lienhard, « Marie Lavoisier », <http://www.uh.edu/engines/epi1673.htm>. Marelène Rayner-Canham et Geoffrey Rayner-Canham, *op. cit.*, p. 21, soutiennent qu'ils devinrent amants en 1781 et que leur relation dura dix ans – ce que dément énergiquement, parmi d'autres, Louis Velloz (*op. cit.*, p. 115).



troisième tête à tomber est celle de Paulze. Antoine le suit immédiatement sous la guillotine ; il est âgé de 51 ans.

La condamnation et l'exécution de son père et de son mari le même jour sont pour Marie-Anne un choc extraordinaire qui la marque à jamais. Pleine de stupeur, elle proteste vivement contre leur arrestation ; puis, dans un virulent pamphlet<sup>36</sup>, signé par plusieurs veuves et enfants de condamnés<sup>37</sup>, elle dénonce Antoine Dupin (1758-1820), le conventionnel responsable des exécutions.

Injustement arrêtée le 24 juin 1794, elle est incarcérée. Elle se montre alors « pleine de bravoure, audacieuse, parfois téméraire et ne détestant pas de tenir tête avec sang-froid<sup>38</sup>. » À la suite des lettres de protestation qu'elle envoie en août au Bureau des Piques, au Comité de Salut public et au Comité de Sûreté générale<sup>39</sup>, elle est relâchée le 17 août, après 65 jours de détention. Son arrestation est probablement due à la correspondance trouvée dans ses papiers lors de la saisie des biens familiaux<sup>40</sup>. Démunie par le séquestre de tous ses avoirs, elle ne peut implorer l'aide que de son plus fidèle domestique.

À la fin de septembre, Marie-Anne part en secret se réfugier près de Lons-le-Saunier, dans le Jura, où la modeste commune de Moutonne s'empresse de donner son signalement : « 35 ans ; taille de 5 pieds 1 pouce ; cheveux et sourcils noirs ; yeux bleus ; nez bien fait ; bouche petite et menton rond. » Elle ne fuit pas tant sa situation que les avances empressées, presque obsédantes, de P. S. Dupont de Nemours, qui s'aigrit de ses refus répétés<sup>41</sup>. Entre-temps, l'inventaire des biens des Lavoisier se prolonge jusqu'à la fin novembre.

---

<sup>36</sup> *Dénonciation présentée au comité de législation de la Convention Nationale contre le Représentant du Peuple Dupin; par les veuves et enfants des ci-devant fermiers généraux, à Paris, chez Du Pont, Imprimeur-Libraire, rue de la Loi, n° 1232, l'an III de la République*, 14 pages.

<sup>37</sup> Georges Monclaux, fils ; Paulze, veuve Lavoisier ; Pignon, veuve La Haye ; Papillon-Sannois, fils de Papillon-d'Autroche. D'après Louis Velloz, *op. cit.*, p. 211, ce pamphlet a peut-être été écrit par Marie-Anne et son cousin Augez-Villers. Il est plus probable, toutefois, que Marie-Anne l'ait écrit seule.

<sup>38</sup> Louis Velloz, *op. cit.*, p. 203.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>40</sup> Adriane P. Borgias, *op. cit.*, p. 315.

<sup>41</sup> Louis Velloz, *op. cit.*, p. 208.

En août 1795, elle peut finalement récupérer le domaine de Freschines ; ses biens, les instruments et les notes scientifiques de son mari, mais non l'argent, lui reviendront en avril 1796. Les années qui suivent cette tragédie ne sont pas faciles. Elle doit entre autres affronter un épineux problème : P. S. Dupont, qui s'était proposé en 1791 de créer une imprimerie, avait obtenu de Lavoisier un prêt, couvert par une hypothèque de 71 000 francs sur le domaine des Dupont au Bois-des-Fossés. Lui-même ruiné par la Révolution, P. S. Dupont est incapable de rembourser Marie-Anne. Ce n'est qu'en 1805 que le problème est réglé notamment grâce à son fils, Éleuthère Irénée Dupont de Nemours (1771-18344), qui a émigré aux États-Unis et y a ouvert, en 1802, une poudrerie très prospère. Marie-Anne demande alors à P. S. Dupont de financer l'édition des deux premiers volumes des *Mémoires de chimie* de Lavoisier<sup>42</sup>. Dans la préface vitriolique qu'elle écrit pour cette édition, elle dénonce tous ceux qui auraient dû aider son mari et n'ont pas eu le courage de le faire : Foucroy, Guyton de Morveau, Monge, etc. Dix ans après sa décapitation, elle voue toujours au savant un véritable culte où l'on décèle son idéal maçonnique : « Esprit si juste, disait-elle de lui dans sa préface, d'un talent si pur, d'un génie si élevé. C'était dans les conversations que l'on pouvait juger de la beauté de son caractère, de la hauteur de ses principes de morale. Si jamais quelques-unes des personnes qui furent admises dans ces réunions peuvent lire cet article, le souvenir ne s'en retracera pas sans émotion. (...) Si les lois qu'il était forcé de faire exécuter avaient parfois trop de sévérité, ses efforts tendaient toujours à les adoucir. (...) Il fallait le voir au milieu de tous les habitants, faisant le magistrat de paix pour rétablir l'union entre deux voisins, pour ramener un fils sous l'obéissance paternelle, donnant l'exemple de toutes les vertus patriarcales, soignant les malades non seulement de ses deniers, mais de ses visites, de ses soins, de ses encouragements à la patience et à l'espérance. »

---

<sup>42</sup> En 1792, Lavoisier avait esquissé le projet de publier tous ses mémoires lus devant l'Académie depuis vingt ans. L'ensemble devait former huit volumes, dont seuls les deux premiers furent publiés en 1805 par Marie-Anne (Léon Velluz, *op. cit.*, p. 215), qui les distribua gratuitement aux plus grands scientifiques de l'époque (Marelene Rayner-Canham et Geoffrey Rayner-Canham, *op. cit.* p. 21 ; Jennifer S. Uglow, « Lavoisier [née Paulze], Marie (Anne Pierrette) (1758-1836), French Chemist », *The Macmillan Dictionary of Women's Biography*, <http://www.xrefer.com/entry/360139>.

Entre 1796 et 1800, Marie-Anne mène une vie relativement effacée. Elle reçoit un peu moins, voyage beaucoup en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Chaque retour est l'occasion de joyeuses retrouvailles. Elle continue ainsi à tenir un salon à l'image d'un autre temps, où l'on se rencontrait pour parler librement. Le caractère de Marie-Anne se transforme aussi, insensiblement. Elle est devenue brusque, autoritaire, colérique. Dès 1801, on la voit entourée de plusieurs prétendants, alors que sa vie mondaine reprend du panache. Il y a bien sûr P. S. Dupont de Nemours, mais aussi sir Charles Blagden, qui se fait discret. Parmi les habitués de son salon, on remarque Benjamin Thomson, comte de Rumford (1763-1814), physicien de renom.

Né à Woburn (Massachusetts), Thomson est autodidacte. À 18 ans, il obtient un poste de maître d'école à Rumford (Massachusetts). Il épouse une riche veuve de 31 ans. Il espionne alors pour le compte des Britanniques. Démasqué, il quitte précipitamment l'Amérique en 1776, abandonnant sa femme et sa jeune enfant, Sarah, et se réfugie en Angleterre, où il est anobli. Reçu dans la bonne société, il fréquente notamment Maximilien, électeur de Bavière, ce qui lui vaut d'obtenir un poste de ministre à la cour de Munich. Sa vie prend alors une autre orientation. En Bavière, il utilise adroitement ses connaissances techniques pour proposer des réformes sociales très avant-gardistes. Il ordonne des travaux publics, des réformes militaires et sociales<sup>43</sup> et la construction de logements pour les pauvres ; il équipe ces maisons de cuisines modernes, de systèmes de chauffage efficaces<sup>44</sup> et d'éclairage ; il invente de nouvelles pièces d'artillerie, des nouveaux bateaux. Il crée également à Munich des jardins publics : le parc du Peuple, qui existe encore actuellement, et le Jardin anglais. Afin de le récompenser, le duc de Bavière le nomme comte du Saint-Empire romain, mais il choisit pour nom celui de la ville qu'il avait fui : Rumford<sup>45</sup>. Le comte de Rumford se fait également connaître par une découverte qui bouleverse la physique de l'époque : en travaillant sur un champ de tir, il se rend compte, en plongeant dans un bassin un canon qui

---

<sup>43</sup> Notamment un système d'aide sociale.

<sup>44</sup> Il avait réduit la taille des foyers et des cheminées et rendu les systèmes de chauffage sécuritaires en inventant un système d'évacuation des gaz toxiques.

<sup>45</sup> Maintenant Concord, capitale du New Hampshire.

vient de servir, qu'il peut en faire bouillir l'eau et même en maintenir la température durant un certain temps. Posant ainsi les bases de la première loi de la thermodynamique, il réfute la théorie aristotélicienne qui soutient que la chaleur – à l'instar des quatre essences (terre, eau, air, feu) ne peut être ni créée, ni anéantie. Le calorique est né. Dans les milieux scientifiques, il est reconnu pour un physicien de talent. On lui doit aussi la fondation de l'Institut royal de Grande-Bretagne, de l'École de professorat de l'Université Harvard, ainsi que les médailles Rumford de la Royal Society et de l'American Academy of Arts and Sciences. Plusieurs institutions ne doivent leur survie qu'à sa générosité.

En 1801, alors qu'il est au faite de sa gloire, il propose le mariage à madame Lavoisier. Des complications légales prolongent les fiançailles. En 1804, Marie-Anne quitte l'appartement qu'elle occupait au boulevard de la Madeleine depuis 1792, alors qu'elle avait été contrainte, avec Antoine, de quitter l'Arsenal. Le mariage est célébré à l'hôtel de ville de Paris le 24 octobre 1805. Le couple Rumford habite au 39, rue d'Anjou-Saint-Honoré, propriété de l'épouse. À cette époque, celle-ci reçoit annuellement 6 000 livres de rentes de ses propriétés. Elle dépose 125 000 livres à 5 % dans un compte au nom de Rumford : cet argent doit revenir au dernier survivant des Rumford – Marie-Anne, le comte de Rumford ou sa fille, Sarah<sup>46</sup>. Maximilien de Bavière approuve ce mariage et ajoute 4 000 florins par an à la pension du comte. Le mariage de Marie-Anne et de Rumford est une bonne affaire pour ce dernier...

Le nouvel époux a un caractère difficile et surtout très différent de celui de Lavoisier. Arrogant, irascible, imprévisible, égoïste, condescendant avec les femmes<sup>47</sup>, il peut aussi se montrer très généreux, altruiste et charmeur. De son côté, Marie-Anne est déchirée entre sa dévotion au souvenir d'Antoine – n'a-t-elle pas exigé que son nouveau nom de femme mariée, inscrit sur le contrat de mariage avec Rumford, soit « Marie-Anne Lavoisier de Rumford », ce qui a fortement déplu au comte ? – et le désir

---

<sup>46</sup> Habitante en Angleterre, elle ne rencontrera Marie-Anne qu'en 1811 (Marelene Rayner-Canham et Geoffrey Rayner-Canham, *op. cit.* p. 22).

<sup>47</sup> Sanborn C. Brown (*Benjamin Thompson, Count Rumford*; Cambridge, MIT Press, 1981) soutient qu'il était homosexuel. Dans une société où cette orientation sexuelle était mal vue, il ne faut pas s'étonner qu'il ait fait l'objet de préjugés et qu'il en ait été blessé.

inavoué de « tourner la page ». D'un côté, elle ne pense qu'à publier les *Mémoires de chimie*, mais d'un autre, elle se sépare du domaine de Freschines et de son appartement de la Madeleine – des lieux qui lui rappelaient Antoine. Dès janvier 1806, le mariage montre des signes de faiblesse. Marie-Anne s'aperçoit enfin que le comte l'a mariée surtout pour son argent. Alarmé par les folles dépenses de Marie-Anne, Rumford interdit un jour l'entrée à ses invités qui viennent, chaque semaine, dans son salon, parler de science et rappeler le souvenir du défunt – ce qui ne manque pas d'attiser la jalousie du comte ; en colère, Marie-Anne riposte en ébouillantant les fleurs que son mari cultive avec amour dans son jardin<sup>48</sup>. Leurs fréquentes disputes sont maintenant de notoriété publique. Le couple se sépare en 1806 ; le divorce est prononcé le 30 juin 1809. Rumford meurt à Paris le 21 août 1814 d'une « fièvre nerveuse » ; il est âgé de 51 ans, comme Lavoisier lors de son exécution.

Après cette pénible expérience, rien ne dérange plus la vie de Marie-Anne. Elle continue à recevoir des amis. Mais son caractère trahit un désarroi qui la mène inexorablement vers une certaine forme de démence. Un de ses invités décrit ainsi la visite qu'il lui fit : « On s'avancait vers la cheminée, tout en admirant ces magnifiques portraits, et l'on arrivait devant une causeuse, dans le fond de laquelle se tenait pelotonné une espèce de vieux Turc. Ce vieux Turc était tout ce qui restait de la belle jeune femme peinte par David : c'était M<sup>me</sup> de Rumford, avec sa vieille figure masculine, coiffée et accoutrée de la façon la plus bizarre. Elle nous accueillait avec sa bienveillante brusquerie, nous faisait asseoir et entamait avec nous sur nos études et nos plaisirs, une conversation qui ne devait pas l'intéresser beaucoup. Après quelques minutes (...), il arrivait souvent qu'elle se levait tout à coup de sa causeuse et allait se planter le dos devant sa cheminée, comme font les hommes. Elle relevait ses jupes par derrière jusqu'à la hauteur des jarretières et chauffait tranquillement ses immenses mollets. Peu après, elle nous congédiait poliment, et nous ne nous le faisons pas dire deux fois. Elle donnait souvent de beaux bals, qui nous amusaient plus que les visites, malgré son active surveillance et la rigueur avec laquelle elle nous renvoyait du buffet à la

---

<sup>48</sup> Denis I. Duveen, *op. cit.*, p. 25.

contredanse. Elle donnait aussi de grands dîners (...). Un jour (...) nous reçûmes une invitation, presque un ordre. C'était un dîner en petit comité servi dans le jardin d'hiver ; mais le petit comité se composait de M. François Arago, de M. de Humboldt, de M. Cuvier et du jeune comte Napoléon Daru (...). Si, en nous mettant en présence de ces graves personnages, elle avait voulu frapper notre jeune imagination, elle n'a pas manqué son but. Ce dîner n'est jamais sorti de notre mémoire<sup>49</sup>. » Il est vrai qu'après 1811, elle se préoccupait moins de science et davantage d'œuvres de charité<sup>50</sup>. Mais le souvenir d'Antoine la hantait toujours. Le 10 janvier 1836, elle mourait à Paris, âgée de 78 ans.

Le nom de Marie-Anne Pierrette Paulze-Lavoisier s'ajoute à celui des personnes exceptionnelles de son siècle ; en cela elle contribue à la reconnaissance – hélas tardive – du talent des femmes dans un monde contrôlé par des hommes et fait avancer, malgré leur aveuglement, la cause de l'émancipation de l'esprit humain, si chère aux Philosophes des Lumières. Contrairement à ses congénères et consciente des préjugés de son temps, elle sait s'imposer dans les discussions des savants, grâce aux fréquentes réceptions qu'elle organise. Elle leur montre que l'art peut venir en aide à la science, et que la libre discussion des idées, notamment grâce à la traduction, est une condition essentielle au progrès scientifique. Vénéralant son mari, elle sait, malgré ses maladresses, en préserver le vivant souvenir, non seulement sur le plan personnel, mais aussi sur celui de la place exceptionnelle qu'il occupe dans l'histoire – et dans l'histoire des sciences en particulier. En stimulant la créativité d'Antoine<sup>51</sup>, elle développe la sienne propre et s'identifie ainsi entièrement à lui d'un amour passionné. Jusqu'à sa propre mort, elle demeure la lumière surgie de l'ombre d'Antoine Lavoisier ; elle nous éclaire encore aujourd'hui.

Jacques G. Ruelland  
Département d'histoire  
Université de Montréal

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>50</sup> Marelene Rayner-Canham et Geoffrey Rayner-Canham, *op. cit.* p. 22.

<sup>51</sup> Frederic L. Holmes, *Lavoisier and the Chemistry of Life. An Exploration of Scientific Creativity*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1985, p. 502.